

Joseph Cohen
Raphael Zagury-Orly

PRÉFACE

Du 3 au 5 décembre 2000 au Centre communautaire de Paris, s'est tenu le colloque international *Judéités : questions pour Jacques Derrida*. Ce livre recueille les conférences qui y furent prononcées.

Loin de vouloir lui attribuer une plus grande richesse, nous avons recours à la *judéité* afin d'exprimer une équivocité, une diversité indéfinissable et indéterminable qui serait peut-être l'intériorité même du *judaïsme*. Autrement dit, la judéité telle que nous la convoquons ici ne saurait être comprise comme la reformulation plus « authentique » de l'identité juive. Elle est ici appréhendée dans la diversité de ses interprétations et de ses commentaires, de ses langues, de ses nationalités, de ses politiques, de ses philosophies, de ses littératures, de ses courants religieux. Ce vocable de *judéité*, dont nous avons tenu à préserver la pluralité, aurait ouvert la possibilité même de ce colloque. Double possibilité que celle de *questionner* à la fois ce que l'on entend sous le terme de judaïsme et le rapport, s'il en est, entre l'écriture de Jacques Derrida – toujours inscrite dans la tension même de l'indéfinissable – et les *judéités*.

C'est ainsi que s'est offert à nous un espace de questionnement des plus vastes et des plus libres, accueillant des interrogations portant tant sur le politique que sur le philosophique, le religieux, mais aussi sur l'esthétique, la psychanalyse et la littérature. S'appliquant à ne pas circonscrire cette rencontre en une identité simple et assurée, ni à dessiner des contours définitifs à la discussion, mais à la préserver dans son *aporie* et dans son *indécision*, de nombreux universitaires, philosophes et écrivains se sont mis à l'écoute d'un questionnement infini et d'un rapport pour le moins oblique entre la « déconstruction » et ce que nous pourrions désigner par l'« être-juif ». Car, faut-il le rappeler, l'une des conditions de cette ren-

contre consistait précisément, et en toute fidélité avec la démarche du philosophe, à ne pas tenter de remonter à un rapport originaire, nommé, établi, plein et identifiable entre l'écriture de Jacques Derrida et la *judéité*. Une fois cette précaution respectée, ce rapport s'est révélé particulièrement fécond comme en témoignent la richesse et l'hétérogénéité des textes que nous rassemblons ici.

Il aurait été impossible de réaliser cette rencontre sans l'appui décisif du Centre communautaire de Paris. Son directeur Raphy Marciano, son président Edmond Elalouf et le professeur Franklin Rausky ont permis par-delà leurs sages conseils et leur hospitalité de mener à bien cette exceptionnelle rencontre et nous les en remercions particulièrement. En outre, nous sommes reconnaissants à l'Institut français de Tel Aviv, aux services culturels de l'Ambassade de France en Israël et de l'Ambassade d'Israël en France, à l'Institut français des Pays-Bas pour leur généreux soutien. Le succès de cet événement repose également et en grande partie sur Karen Taïeb, Martine Cohen, Michaël Allal, David Cohen, Myriam Skurnik, Gilbert Neddham, Elisheva Aron, Claude Lanzmann et Michal Govrin. Enfin, nos remerciements vont bien sûr à Jacques Derrida pour sa disponibilité et son écoute remarquables tout au long de ce colloque ainsi que pour les très nombreuses questions qu'il a soulevées et qui continuent de vivre en nous.

Jacques Derrida

ABRAHAM, L'AUTRE

« Je pourrais, pour moi, penser un autre Abraham. »

C'est une citation. « Je pourrais, pour moi, penser un autre Abraham. » À « penser », on peut substituer « imaginer » ou « concevoir », et traduire un peu autrement cette phrase. « *Ich könnte mir einen anderen Abraham denken* » : « Je pourrais, pour moi, à part en moi, quant à moi, imaginer, concevoir, la fiction d'un autre Abraham. »

La phrase nous vient d'une brève parabole de Kafka, deux petites pages. Elle ne porte pour titre qu'un prénom, *Abraham*¹, justement. « *Ich könnte mir einen anderen Abraham denken* » ; et plus loin : « *Aber ein anderer Abraham* » : « Mais encore un autre Abraham. »

Il y aurait donc, *peut-être*, peut-être, plus d'un Abraham, voilà ce qu'il s'agirait de *penser* (*denken*). *Peut-être*.

Il y a quelques semaines, à New York, la plus grande ville juive du monde, plus peuplée de Juifs, dit-on parfois, qu'Israël même, Avital Ronell, une amie et collègue américaine, elle-même d'origine européenne et israélienne, attira mon attention sur cet apologue de Kafka que je m'apprete à interpréter maintenant à ma manière, autrement encore, et obliquement, elliptiquement. Si brève qu'elle soit, cette fiction met en scène non seulement un autre Abraham (*einen anderen Abraham*) mais plus d'un autre Abraham, au moins deux autres. Comme si la multiplicité sérielle du « plus d'un » venait s'inscrire à même le nom d'Abraham. Car après avoir dit « je pourrais, quant à moi, concevoir un autre Abraham » et après avoir évoqué un premier autre, un premier second Abraham pour dire « je ne

1. Tr. Marthe Robert dans *Œuvres complètes*, t. III, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1984.

vois pas le saut » qu'il aurait eu à faire pour se montrer prêt à obéir à Dieu sur le mont Moriah, le mot « saut » marquant bien que Kafka, comme on le sait d'ailleurs, avait bien lu Kierkegaard, le narrateur ajoute : « Mais un autre Abraham » (« *Aber ein anderer Abraham* »). Cet autre autre Abraham était prêt, lui, à répondre à l'appel ou à l'épreuve de l'élection, mais il n'était pas sûr d'avoir été, lui, appelé. Lui, lui-même et non un autre. Il n'était pas sûr que c'était lui, l'élu, et pas un autre. Il avait peur d'être ridicule comme quelqu'un qui, entendant mal, viendrait répondre « oui », « me voici » sans avoir été appelé, sans avoir été désigné lui-même, ou bien encore se précipiterait pour répondre à l'appel adressé à un autre, comme par exemple un mauvais élève qui, du fond de la classe, note Kafka, croirait entendre son nom propre alors que le maître en a distingué un autre et n'a en vérité voulu honorer ou élire que le premier de la classe. Il est vrai que la fin de la parabole laisse ouverte une autre possibilité : le maître a peut-être fait exprès de mettre en scène l'épreuve de la confusion entre les deux noms ou les deux élus pour punir le mauvais élève.

Laissons attendre ici, en exergue, ces autres Abraham. J'esquisserai plus tard l'une des interprétations qui me tentent le plus, mais tout ce que je risquerai désormais pourrait être entendu comme une réponse indirecte à cette folie de Kafka, et un post-scriptum à une autre lecture que j'ai proposée ailleurs, dans *Donner la mort*, de la ligature d'Isaac et de plus d'un Abraham, déjà : des Abraham multiples et parfois fictifs, de Kierkegaard et de Lévinas.

Maintenant je dois commencer à m'exposer sans m'abriter derrière ces fictions.

Est-ce possible ?

Je ne crois pas en tout cas qu'il soit possible ou justifiable pour moi, en moi, de discerner aujourd'hui entre deux histoires, au bout du compte. Je dis bien « au bout du compte », deux histoires au bout du compte, là où le compte analytique serait difficile et peut-être interminable.

Quelles histoires ? Comment les compter ou en rendre compte, ou mieux, comment en être comptable ? Comment et de quel droit distinguer, par exemple, entre ce qui de mon expérience touche *d'une part* à mon « être juif » le plus intime ou le plus obscur, le plus illisible (de quelque façon qu'on l'entende et je compliquerai l'enjeu de cette expression, « être-juif », plus tard – on ne peut pas tout faire à la fois) et ce qui, *d'autre part*, disons, semble appartenir, de façon plus lisible, à mon travail, à un travail public de bon ou de mauvais élève qui ne porte pas nécessairement ni toujours les marques visibles de mon « être-juif », qu'il s'agisse d'écriture ou d'enseignement, d'éthique, de droit ou de politique, de comportement civique, qu'il s'agisse de philosophie ou de littérature.

Et pourtant, je ferai longtemps, ce soir, comme si ces deux ordres étaient séparés, pour chercher ensuite, plus tard, ici ou ailleurs, à déterminer, au moins à titre d'hypothèse discutable, la règle de ce qui passe entre les deux, de ce qui se passe de l'un à l'autre, et dont il me faudrait, en somme, répondre.

Car oui, il s'agirait donc, encore une fois, de répondre. Et *oui*, de répondre « oui ».

Sans même nommer Abraham, avant même d'oser citer à comparaître l'immense figure du patriarche censé répondre, à l'appel de son nom, « oui, me voici », « je suis ici », « je suis prêt », il faut savoir, et c'est le premier enseignement abrahamique, avant tout autre, que si tout pour nous commence par la réponse, si tout commence par le « oui » impliqué dans toute réponse (« oui, je réponds », « oui, me voici », même si la réponse est « non »), alors toute réponse, même la plus modeste, la plus quotidienne, reste l'acquiescement donné à quelque présentation de soi. Même si, au cours de la réponse, dans le contenu déterminé d'une réplique, je disais « non », même si je déclarais « non, non, et non, je ne suis pas ici, je ne viendrai pas, je m'en vais, je me retire, je déserte, je pars pour le désert, je ne suis pas des vôtres ou en face de vous » ou « non, je nie, je renie, je dénie, je désavoue, etc. », eh bien ce « non » aura dit « oui », « oui, je suis ici pour vous parler, je m'adresse à vous pour répondre "non", me voici pour nier, désavouer ou dénier ».

De ce paradoxe et de cette prévalence du « oui » originaire, de cette présence qui fait du « oui » une veille indéniable, l'héritage d'un lieu indéterminable, de ce « oui » qui transit tous les « non » de la terre et survit à travers toutes les modalités négatives du désaveu (mais que veut dire « désavouer ? », ce sera peut-être mon ultime question), à travers toutes les négativités de l'interrogation, du doute, du scepticisme, de la critique, et parfois d'une certaine interprétation hâtive de la déconstruction, on peut tirer bien des conséquences. Je l'ai déjà fait plus d'une fois en bien des occasions et en bien des lieux. Sans doute aurai-je à le réaffirmer au cours de ces journées.

Il s'agirait donc, encore une fois, de répondre. De répondre soi-même, en son nom ou de son nom. De répondre-à (à qui ? à quelqu'un, toujours, à quelques-uns, à tous, à toutes, à vous), de répondre-devant, donc, et de répondre-de (de ses gestes et paroles, de soi, de son nom, par exemple de son être-juif ou non, etc.), bref, de prendre des responsabilités dont nous savons d'avance qu'elles sont par essence démesurées. Comment répondre ? Et d'abord, comment répondre à des questions, par exemple à ces « questions » annoncées, et à moi adressées, au sujet de ce que Joseph Cohen et Raphael Zagury-Orly ont d'eux-mêmes si prudemment, si audacieuse-